

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 29 mai 1886

LES  
DEUX SŒURS

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

QUAND le cocher se pencha sur son siège et lui demanda où il fallait la conduire elle lui répondit :

—Chez un notaire.

Quand elle fut dans le cabinet de l'officier ministériel, seule avec lui, elle lui fit connaître par un récit clair et bref pourquoi elle était venue le trouver.

Le notaire l'avait écoutée très attentivement.

—Si la femme que vous cherchez, lui dit-il, a intérêt à se tenir cachée, il vous sera difficile, pour ne pas dire impossible, de la retrouver.

—Je ne reculerai devant aucune difficulté, monsieur, devant aucune peine.

—Cette jeune femme est-elle née à Paris ?

—Oui, monsieur, à Vaugirard, mais toute petite, elle a été emmenée en Hollande par sa mère, et c'est à Amsterdam qu'elle a été élevée.

—Voilà un renseignement.

On pourrait commencer les recherches de ce côté, car il est supposable qu'en quittant Levallois sans ressource aucune, elle ait songé à se réfugier en Hollande.

—C'est vrai, fit Manette.

—Mais il serait utile de savoir le nom des personnes qu'elle a pu connaître autrefois.

—Un riche négociant d'Amsterdam, mort aujourd'hui, mais qui avait trois enfants, a été son protecteur dans son enfance.

—Vous savez le nom de ce négociant ?

—Maximer.

—C'est parfait. Maximer est un nom très connu et très estimé en Hollande. On pourra écrire au consulat de France à Amsterdam.

—Oui, monsieur. Mais si madame Vermont n'est pas dans cette ville, si on ne peut rien nous apprendre ?

—C'est ailleurs qu'il faudra la chercher. Où ? Vous ne le savez pas, moi non plus.

—Alors, monsieur, que devrai-je faire ?

—Chercher.

—Le monde est grand.

—Soit, mais on peut y trouver une femme et un enfant qui ne se cachent pas.

—S'il y a un moyen, monsieur, indiquez-le moi.

—Hum ! fit le notaire en se grattant l'oreille, il faut dépenser beaucoup d'argent.

—J'en dépenserai.

Le notaire la regarda avec un sourire qui contenait une forte dose d'ironie.

—En général, reprit-il, quand on veut retrouver quelqu'un, on se sert de la grande publicité des journaux ; on rédige une note qu'on leur remet et dont on paye l'insertion.

—En bien, monsieur.

—Les journaux font payer fort cher la publication de ces sortes de notes ou avis.

—Qu'importe !

—Vous n'êtes peut-être pas très au courant de certains usages pratiqués en France...

—Vous pouvez dire, monsieur, que j'y suis absolument étrangère.

—Pour que moi ou une autre personne s'occupe de l'affaire qui vous intéresse, il faudrait préalablement fournir une provision.

—Qu'est-ce que vous appelez une provision, monsieur ?

Le sourire reparut sur les lèvres du notaire.

—Ce serait de déposer, pour les premiers frais indispensables, une somme de quatre à cinq mille francs, par exemple.

—Cette somme déposée, vous plairait-il, monsieur, de diriger les recherches ?

—Assurément ; c'est d'ailleurs un des devoirs de notre profession.

Manette tira de sa poche une énorme liasse de billets de mille francs de la Banque de France, et en compta cinq sur le bureau du notaire.

Celui-ci écarquilla les yeux, et changeant subite-

ment jusqu'à la porte de l'étude.

Même chez les notaires, l'argent impose considération.

XVII

En sortant de l'étude du notaire, Manette rentra à son hôtel et s'enferma dans sa chambre. Sûre que nul ne pouvait la déranger ni la voir, elle ouvrit la cassette aux pierres précieuses. Elle avait eu la précaution de les mettre dans de la laine du Thibet afin qu'elles n'éveillassent point l'attention des gens trop curieux en roulant et en s'entrechoquant dans la boîte.

En quittant Djenapour, Manette avait, dans une poche du portefeuille, en dehors des lettres de la Compagnie des Indes, pour cinquante mille francs de bank-notes anglaises. Le docteur Grandier avait jugé que cette somme était nécessaire pour les frais du voyage et pour parer immédiatement à toutes les éventualités.

Sur la demande de Manette, et pour lui être agréable, le maître de l'hôtel avait opéré l'échange du papier anglais contre du papier également bon, mais facile à employer, de la Banque de France. Après ce petit service rendu à Manette, le maître de l'hôtel eut de sa cliente une haute opinion et fut convaincu qu'il avait l'honneur de loger dans sa maison la femme d'un rajah ou d'un nabab. Aussi, tout le personnel de l'hôtel était-il aux ordres de Manette.

Comme on le voit, la fille de Biron, le pauvre bûcheron des Ardennes, avait suffisamment d'argent de poche pour pourvoir aux exigences du moment. Mais elle voulait savoir si, le moment voulu, elle pourrait vendre les pierres précieuses et qu'elle perde elle aurait à supporter sur leur estimation faite par elle-même. Voilà pourquoi elle vena à l'ouvrir la cassette.

Elle y prit au hasard quatre diamants, en garda un dans sa main, le plus petit, et glissa les trois autres dans sa poche. Ensuite elle referma la cassette.

Elle se promena dans sa chambre pendant quelques minutes, puis elle sonna. Le maître de l'hôtel accourut lui-même à son appel.

—Monsieur, lui dit-elle en lui montrant la pierre qu'elle avait dans la main, voici un petit brillant que je voudrais vendre.

—Oh ! le magnifique diamant ! exclama le brave homme émerveillé.

—Est-ce que vous pensez qu'il a quelque valeur ? fit-elle en affectant beaucoup d'indifférence.

—Je crois bien, ce diamant vaut au moins... non je ne puis dire son prix, je ne m'y connais pas ; mais comme c'est joli ! Et vous voulez le vendre ?

—Oui. A mon âge on n'a plus besoin de bijoux. Il doit y avoir à Paris des marchands de diamants ?

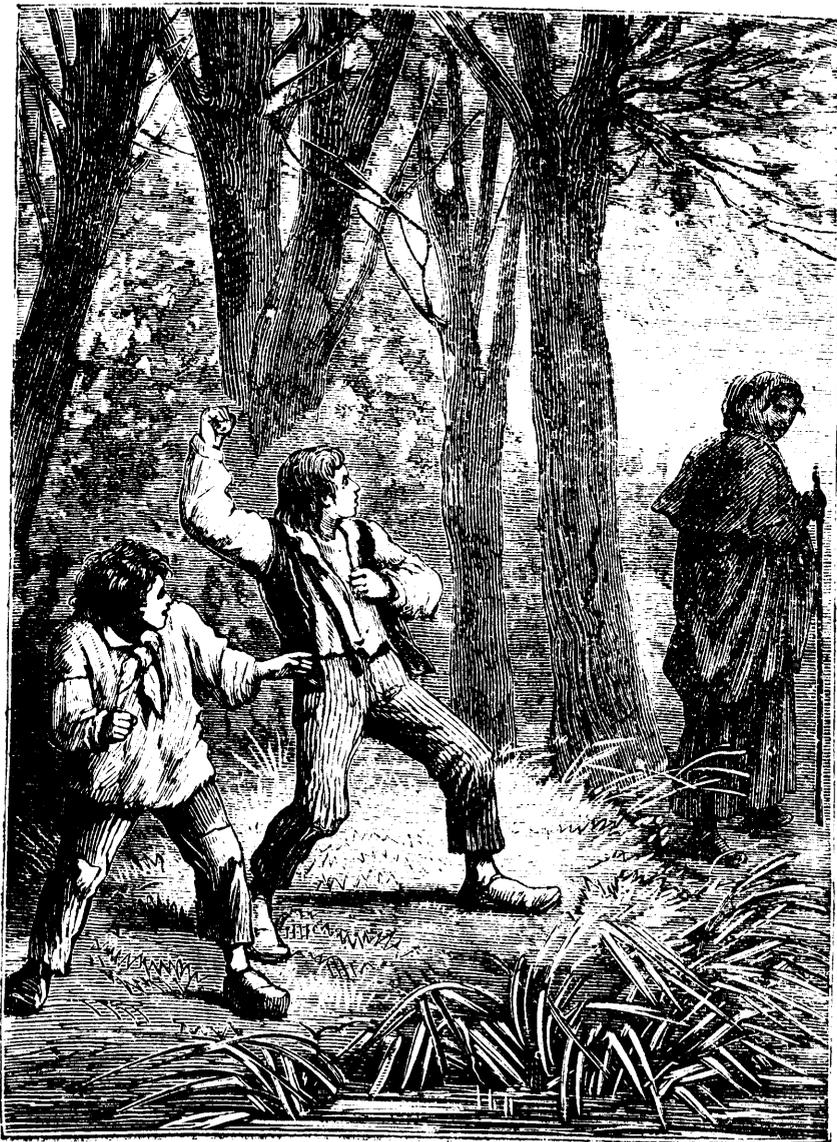
—Certainement.

—Vous m'obligeriez en m'en indiquant un.

—Dame ! je ne vends ni achète de diamants, moi, je ne connais aucun de ces fournisseurs-là. Mais je vais consulter l'annuaire Didot.

Il sortit et revint au bout d'un instant, apportant à Manette, sur un morceau de papier, l'adresse d'un marchand de diamants et de pierres fines, rue du Helder. Elle le remercia et un quart d'heure plus tard elle était en présence du marchand de diamants.

—Je voudrais vendre ces quatre pierres, lui dit-elle en les plaçant devant lui.



Les enfants se sauvaient d'elle épouvantés, on lui jetait des pierres.—(Voir page 23, col. 3).

ment d'attitude, devint d'une politesse extrême.

—Quand commencerez-vous ? demanda Manette.

—Dès demain, madame, et soyez assurée...

—Ah ! réussissez, monsieur, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, et ne craignez pas, pour arriver à un heureux résultat, de dépenser beaucoup d'argent ! Elle se leva pour se retirer.

—Attendez, madame, dit le notaire, de son air le plus gracieux, je vais vous donner un reçu.

Il le fit, et, le remettant à Manette :

—J'ai besoin de connaître votre adresse, dit-il. Manette la lui donna. Puis elle ajouta :

—Je ne resterai là que pendant un mois, probablement ; mais n'importe où j'irai, je vous le ferai savoir. Du reste, je viendrai vous voir souvent avant de quitter Paris.

Le notaire la reconduisit avec force salutations